



---

---

# LE PROPAGATEUR

---

---

Volume VI.

15 Juin 1896,

Numéro 8

---

---

## BULLETIN

---

14 juin 1896.

\* \* Russie.—Les fêtes du Couronnement du Czar Nicolas II ont occupé une partie de la quinzaine qui va finir. Elles ont été aussi brillantes qu'on peut l'imaginer, favorisées par un temps splendide. Mais toutes ces démonstrations ont été attristées par une catastrophe qui jette une note sombre sur cet éclat royal, si grandiose et a semblé à beaucoup un douloureux présage. Le Czar avait invité à une grande fête toute la population accourue au couronnement et voulant laisser à la foule des pauvres gens un souvenir de son avènement avait fait annoncer qu'on distribuerait gratuitement des aliments et un verre de bière marqué au chiffre impérial que chacun pourrait emporter. Cinq cent mille personnes avaient répondu à l'appel. Les dispositions étaient prises, paraît-il, d'une manière incomplète; la police manquait, les serviteurs étaient insuffisants. Bref il se produisit dans cette foule une véritable frénésie excitée encore par la maladresse des servants qui eurent l'idée malencontreuse de jeter les aliments, au milieu de la foule et bientôt on eut le triste spectacle d'un véritable champ de bataille où restaient, pantelantes, défigurées, broyées, plus de trois mille personnes, sans compter les blessées au nombre de 1500. La sauvagerie qui est au fond de tout être humain, la griserie inconsciente qui s'empare de l'homme en face du sang versé, tout a contribué à faire d'une simple bousculade dans une colossale cohue un irréparable désastre.

L'Empereur a porté les plus grands soulagements aux familles éplorées qui perdaient, qui un père, qui une mère, qui des enfants en bas âge. Mais il n'en reste pas moins un pénible souvenir qui a donné, à la fin de ces fêtes, un air lugubre et funèbre. Car on n'avait pas voulu interrompre, par raison politique, le cours des brillants amusements annoncés.

Parmi les plus remarquées des ambassades extraordinaires, envoyées à ce couronnement, on a particulièrement cité l'Ambassade de France, si bien représentée par le Général de Boisdeffre, dont le bal a éclipsé, dit-on, par l'élégance de ses décorations toutes les autres fêtes. Malheureusement, ce bal était donné le soir même de la terrible catastrophe dont nous venons de parler.

\* \* \*

\* \* Espagne.—C'est toujours de Cuba et de la révolte qu'il est question en ce malheureux pays, qui se débat avec un grand courage contre le péril financier auquel il est exposé par suite des grandes dépenses qu'entraîne la pacification de l'île de Cuba. Il a résolu de ne pas céder, il a pu trouver des ressources, grâce à un

emprunt fait en France et il est question aujourd'hui d'envoyer 100,000 hommes en l'île révoltée.

A Cuba, le général Weyler continue sa campagne de répression et s'efforce de rendre de plus en plus effectif le blocus. Car c'est à empêcher le ravitaillement de rebelles qu'il faut s'attacher. Les Gouvernements étrangers, la presse de tous les pays, sauf les Etats-Unis, sont unanimes à blâmer le concours que l'argent américain donne aux rebelles; ils y dénoncent une violation flagrante des lois internationales respectées jusque-là et sans lesquelles il n'y aurait plus de sécurité.

\*.\*

\*.\* **Allemagne.**—On parle, en ce moment, d'une entrevue du Czar de Russie, avec l'empereur d'Allemagne, qui doit avoir lieu, dans quelque mois à Berlin, lors du voyage de Nicolas II, en Danemark, à l'époque des vacances. Ceci indique des rapports moins tendus entre les deux cours et l'on ne peut que féliciter le nouveau Czar de ses intentions pacifiques.

L'ambassadeur de France, M. Herbette a pris sa retraite. Il a présenté à l'Empereur ses lettres de départ et doit être remplacé par le duc de Noailles, une des hautes personnalités de l'aristocratie française. Il a été admis cette semaine à saluer Guillaume II, qui lui a fait le meilleur accueil. Il y a évidemment de ce côté des tendances à un certain rapprochement entre les deux puissances, non à un oubli de la part de la France des événements de 1870, mais à une facilité de rapports dont, en général, la paix de l'Europe est appelée à bénéficier. M. le duc de Noailles, par la distinction de son esprit, est heureusement placé pour défendre les intérêts qui lui sont confiés. Il est à remarquer que pour ce poste difficile, on a toujours su trouver des hommes remarquables et qui ont fait d'assez longs stages, comme MM. de Gontat-Biron, et M. Herbette.

\*.\*

\*.\* **France.**—Les Chambres sont rentrées, depuis le 25 mai dernier. La lutte des radicaux et socialistes contre le ministère n'est pas encore commencée, mais elle va incessamment se produire, car les partis extrêmes ne désarment pas et ne vivent, on le sait, que du bruit qu'ils font autour d'eux, au détriment, bien entendu, de la tranquillité publique, dont ont si grand besoin le commerce et l'industrie pour faire leurs affaires.

Le gouvernement a profité de l'accalmie qui s'est produite après la chute du ministère Bourgeois, pour procéder à la nomination des évêques qui n'avaient pas été effectuées par le Cabinet précédent tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre.

Mgr Mathieu, évêque d'Angers a été appelé au siège archiépiscopal de Toulouse.

Mgr Renou, évêque d'Amiens est transféré au siège archiépiscopal de Tours en remplacement du Cardinal Meignan.

Mgr Balain, évêque de Nice, est appelé au siège archiépiscopal d'Auch. C'est un membre de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il quitte Nice, après y avoir fait un bien considérable.

Mgr Sueur, évêque d'Evreux, est nommé archevêque d'Avignon, l'ancienne ville des Papes.

M. L'abbé Béguinot, vicaire général à Bourges, est nommé évêque de Nîmes et succèdera à Mgr Gilly.

M. L'abbé Emile Ronard, vicaire général à Dijon, est appelé à succéder au regretté Mgr Laroche, si rapidement enlevé par la mort, à son siège épiscopal à Nantes.

M. L'abbé Geay, chanoine titulaire et curé de St Jean de Lyon, occupera le siège épiscopal de Laval qui depuis dix ans a vu mourir quatre évêques.

M. L'abbé Mollien succède à Mgr Lagrange pour le siège épiscopal de Chartres, vacant depuis près d'un an.

M. L'abbé Henri Colomb, vicaire général à Valence, est appelé à l'évêché d'Evreux.

M. L'abbé Chapon, chanoine titulaire à Nantes, est nommé à l'évêché de Nice.

M. L'abbé Dizien, vicaire général à Sens, vient remplacer à Amiens, Mgr Renou.

M. L'abbé Baron, curé de Notre-Dame-des-Champs à Paris, succède à Mgr Mathieu à Angers.

Ces nominations ont été très longtemps retardées. Elles remplissent de joie de nombreux fidèles en France.

Signalons, dans l'ordre religieux, le grand mouvement qui entraîne vers Reims les populations catholiques à l'occasion du Jubilé national. C'est une succession non interrompue de pèlerinages à la Basilique de St Remy pour commémorer le baptême de Clovis et l'entrée de la France dans la religion Catholique. Puisse-t-elle ne pas oublier son beau titre de *filie aînée de l'Eglise*, dont malheureusement ses gouvernants se souviennent si peu.

—Le duc d'Orléans a publié récemment, une lettre qui a attiré sur le jeune prince, l'attention du monde politique. Cette lettre adressée au président du Comité Royaliste, le duc d'Audriffet-Pasquier, est vraiment remarquable et tranche par la netteté de l'accent, et par la largeur des idées avec l'ancienne politique suivie par les chefs de la maison de France.

Le duc voudrait concilier le principe monarchique et le principe électif. Il n'a jamais été, on le sait, et ceci est de famille, inféodé au principe de droit divin, que le Comte de Chambord lui-même, cherchait à concilier avec le suffrage universel. Aussi, avait-il admis avec quelques-uns de ses conseillers de laisser faire sur son nom, à propos d'une élection dans l'arrondissement de Cholet (Anjou), une démonstration royaliste. Les politiques du parti trouvèrent l'acte osé et ils le dirent respectueusement.

C'est à ce propos que le jeune duc d'Orléans a écrit la lettre en question, qui a une allure crâne que n'aurait pas démentie son aïeul Henri IV et "une belle humeur" bien française. La démonstration n'a pas été poussée plus loin, mais elle a fait connaître le duc sous un jour qu'on ignorait et qui n'est pas de nature à lui nuire dans l'esprit des masses, toujours sensibles à la vigueur et à l'action. Le prétendant est décidé, paraît-il, à ne pas se laisser

oublier et à ne pas suivre les errements des anciens chefs de sa maison. Peut-être n'a-t-il pas tort après tout.

Immédiatement on a parlé d'un rapprochement entre lui et l'ancienne impératrice que le hasard avait conduite à Palerme chez le duc d'Aumale et on a conclu d'une visite fortuite à une sorte de complot destiné à réunir Bonopartistes et Royalistes contre la République. Tout ceci rentre dans le domaine de la fantaisie et de la chronique de salon. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'y attacher.

\*.\*

\* \* Pretoria.—On sait que les tribunaux du Transvaal ont condamné les principaux auteurs de désordre, dans l'affaire du docteur Jameson, à la peine de mort. Quatre des agents les plus actifs étaient frappés de cette sentence. Le jugement a paru sévère et on s'est, de divers côtés, surtout en Angleterre, employé pour obtenir une commutation de peine. Le Gouvernement britannique a été, comme ce lui arrive souvent, assez maladroit dans son action. Il a cru qu'en parlant haut, il obtiendrait cette commutation dans le plus bref délai. C'était mal connaître le président Krüeger et aussi les populations indépendantes du Transvaal. Le président Krüeger n'a pas voulu paraître céder à la pression qu'on cherchait à exercer si brutalement sur lui. Il a pris son temps, mais il est arrivé enfin à cette solution qu'il désirait secrètement et au commencement du mois, MM. Phillips, le colonel Rhodes, frère du président de la Compagnie du Sud-Africain, Hammond et Farrar ont été mis en liberté. Les Anglais n'ont pas lieu de se féliciter de l'imbroglio dans lequel les a jetés le célèbre docteur Jameson. Ils n'en ont retiré aucune gloire et n'ont fait que rendre plus vive et plus intense la haine des Boërs qui sentaient leur indépendance menacée à nouveau par ces voisins puissants et d'un caractère autoritaire.

\*.\*

\* \* Nécrologie.—Sont décédés :

À Paris, Jules Simon, sénateur, à l'âge de 82 ans. Il laisse comme philosophe et comme littérateur une réputation qui a grandi surtout en les dernières années de sa vie où il a défendu avec éloquence les vrais principes de liberté, dans les questions si inopportunément jetées par le ministère Ferry à propos de l'instruction, et où il a proclamé les droits imprescriptibles des pères de famille. Esprit sérieux, il avait reconnu la nécessité des croyances religieuses, et il ne pouvait admettre la proscription dont Dieu était l'objet dans les écoles officielles. Nul n'a plus énergiquement montré l'odieuse d'une telle conduite et n'en a mieux indiqué les tristes conséquences pour la société. Son enterrement qui a eu lieu à Paris le 13 juin courant réunissait tout ce que les lettres, les sciences et la politique compte de plus distingué en France.

À Rome, le général de Menabrea, qui fut un serviteur dévoué de l'Italie et dont les restes reposent en terre française à Chambéry, dans cette Savoie dont il était un des glorieux enfants.

VERAX.

## TRAITÉ DU SAINT-ESPRIT

Comprenant l'histoire générale des deux esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux cités qu'ils ont formées ; avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie, etc  
Troisième édition.

2 forts vol. in-8 \$3.00, 1/2 de remise, \$2.00, soit franco..... \$2.20

### I

Cet ouvrage a pour but de faire connaître, autant qu'il dépend de nous, la troisième Personne de la Sainte Trinité, en elle-même et dans ses œuvres. Plusieurs motifs nous ont déterminé à l'entreprendre.

Le premier, c'est la *gloire du Saint-Esprit*. Dieu étant la charité par essence, toutes ses œuvres sont amour. Créer, c'est aimer ; conserver, c'est aimer ; racheter, c'est aimer ; sanctifier, c'est aimer ; glorifier, c'est aimer. Or, le Saint-Esprit est l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il est donc dans toutes leurs œuvres. C'est par lui que les deux autres Personnes de l'auguste Trinité se mettent, pour ainsi parler, en contact avec le monde. De là, ce mot de saint Thomas : " Procédant comme amour, le Saint-Esprit est le premier don de Dieu. " Et cet autre mot de saint Basile : " Tout ce que possèdent dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, les créatures du ciel et de la terre, leur vient du Saint-Esprit. "

Ne semble-t-il pas que ce divin Esprit devrait, par un juste retour, occuper la première place dans nos pensées et dans notre reconnaissance ? Toutefois, par un renversement étrange, personne ou presque personne qui songe à Lui.

On connaît le Père, on le respecte, on l'aime. Pourrait-il en être autrement ? Ses œuvres sont palpables et toujours présentes aux yeux du corps. Les magnificences des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'Océan, les mugissements des vagues, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers, redisent avec une éloquence intelligible à tous, l'existence, la sagesse et la puissance du Dieu, père et conservateur de tout ce qui est.

On connaît le Fils, on le respecte, on l'aime. Non moins nombreux que ceux du Père, et non moins éloquents, sont les prédicateurs qui parlent de Lui. L'histoire si touchante de sa naissance, de sa vie, de sa mort ; la croix, les temples, les images, les tableaux, le sacrifice de l'autel, les fêtes, rendent populaires les différents mystères de ses humiliations, de son amour et de sa gloire. Enfin, l'Eucharistie, qui le tient personnellement présent

dans les tabernacles, fait graviter vers Lui toute la vie catholique, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

En est-il de même du Saint-Esprit ? Ses œuvres *propres* ne sont pas sensibles, comme celles du Père et du Fils. La sanctification qu'il opère dans nos âmes, la vie qu'il répand partout échappe à la vue et au toucher. Il ne s'est pas fait chair comme le Fils. Comme lui, il n'a point habité sous une forme humaine, parmi les enfants d'Adam. Trois fois seulement il s'est montré sous un emblème sensible, mais passager : colombe au Jourdain, nuée lumineuse au Thabor, langues de feu au Cénacle. Afin de le représenter, les arts n'ont pas, comme pour Notre Seigneur, la faculté de varier leurs tableaux. Deux symboles : voilà tous les moyens plastiques laissés à la piété, pour redire aux yeux son existence et ses bienfaits.

Aussi, qu'elle connaissance a-t-on du Saint-Esprit dans le monde actuel et même parmi sont les chrétiens ? Où les vœux qu'on lui adresse, le culte qu'on lui rend, la confiance et l'amour qu'on lui témoigne, l'expression sérieuse et soutenue du besoin continu que nous avons de son assistance ? Son nom même, prononcé dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que celui du Père et du Fils ? Il est triste, mais il est vrai de le dire, la troisième Personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le Saint-Esprit, est aussi la dernière dans la connaissance et dans les hommages de la plupart des chrétiens. Ce trop coupable oubli forme s'il est permis de le dire, le calvaire du Saint Esprit.

Or, si la passion de la seconde Personne de l'adorable Trinité émeut le chrétien jusque dans les profondeurs de son être, comment voir de sang-froid la *passion* de la troisième ? N'est-ce pas le même abandon, le même mépris, trop souvent les mêmes blasphèmes ? De la bouche du divin Esprit ne vous semble-t-il pas entendre la plainte qui tombait des lèvres mourantes de l'homme des douleurs : " J'ai attendu quelqu'un qui partageât mes peines, et il n'y a eu personne ; un consolateur, et je n'en ai pas trouvé ! "

Consoler le Saint-Esprit, ou du moins, comme Simon de Cyrène le fit pour le Verbe incarné, l'aider à porter sa croix : belle mission ! s'il en fut. Mais, pour de faibles créatures, le moyen de l'accomplir ? Employer tout ce qu'elles ont de vie, à glorifier cette très adorable et très aimable Personne de l'auguste Trinité. Comment la glorifier ? En changeant, à son égard, l'ignorance et l'oubli en connaissance et en tendre souvenir ; l'ingratitude, en reconnaissance et en amour ; la révolte, en adoration et en dévouement sans bornes. Inutile de le dire, de tout point, une pareille tâche est au-dessus de nos forces. Aussi nous avons bien moins pour but de la remplir que de l'indiquer.

## II

Le second motif, conséquence du premier, c'est l'*avantage* du *clergé*. A lui la mission de faire connaître la troisième Personne

de l'adorable Trinité. Mais, dès l'abord, une grave difficulté se présente : la rareté des sources doctrinales. Combien de fois nous avons entendu nos vénérables frères dans le sacerdoce, se plaindre de la pénurie d'ouvrages sur le Saint-Esprit ! Leurs plaintes ne sont que trop fondées. D'une part, où est le *Traité* du Saint-Esprit qui est paru depuis plusieurs siècles ? Nous parlons d'un traité particulier et tant soit peu complet. D'autre part, à quoi se réduit, sur ce dogme fondamental, l'enseignement des théologies classiques, les seules à peu près qu'on étudie ? A quelques pages du *Traité du Saint-Esprit, du Symbole* et des *Sacrements*. De l'aveu de tous, les notions qu'elles renferment sont insuffisantes. Quant aux catéchismes diocésains, nécessairement plus abrégés que les théologies élémentaires, presque tous se contentent de définir. On ne peut disconvenir que, depuis longtemps, du moins en France, l'enseignement relatif au Saint-Esprit laisse beaucoup à désirer. Croirait-on que parmi les sermons de Bossuet on n'en trouve pas un sur le Saint-Esprit ; pas un dans Massillon ; et un seulement dans Bourdaloue ?

Le moyens de combler une si regrettable lacune est de recourir aux Pères de l'Eglise et aux grands théologiens du moyen âge. Mais qui a le temps et les moyens de se livrer à cette étude ? De là, pour le prêtre zélé, un extrême embarras, soit à s'instruire lui-même, soit à préparer la jeunesse à la confirmation, soit à donner aux fidèles une connaissance sérieuse de Celui sans lequel nul ne peut rien dans l'ordre du salut, pas même prononcer le nom de son Sauveur.

Quelques détails très courts et passablement abstraits, qui fixent dans la mémoire des mots plutôt que des idées, composent l'instruction du premier âge. A l'époque solennelle de la confirmation, les explications, il est vrai, deviennent un peu plus étendues. Mais d'un côté, la première communion absorbe l'attention des enfants ; d'un autre côté, on continue d'opérer sur le terrain des abstractions. Sous la parole du catéchiste, le Saint-Esprit ne prend pas un corps, en se révélant par une longue série de faits éclatants. Faute de ressources pour parler, comme il convient, de la personne et des œuvres du Saint-Esprit, on passe à ses dons.

Purement intérieure, ces dons ne sont accessibles ni à l'imagination ni aux sens. Grande est la difficulté de les faire connaître, plus grande celle de les faire apprécier. Dans l'enseignement ordinaire, ils ne sont montrés clairement ni dans leur application aux actes de la vie, ni dans leur opposition aux sept péchés capitaux, ni dans leur enchaînement nécessaire pour la déification de l'homme, ni comme le couronnement de l'édifice du salut. Aussi, l'expérience l'apprend, de toutes les parties de la doctrine chrétienne, les dons du Saint-Esprit sont peut-être la moins comprise et la moins estimée. Fournir les moyens de parler à ce grave inconvénient est, à nos yeux, sinon un devoir, du moins un service, dont l'exercice du ministère nous a souvent appris à mesurer l'étendue.



## III

Le troisième motif, c'est le *besoin des fidèles*. Plus il est difficile de parler convenablement du Saint-Esprit, plus, il semble, on devrait multiplier les instructions sur ce dogme fondamental. Ne pas le faire et tenir en quelque sorte le Saint-Esprit dans l'ombre pendant qu'on s'efforce de mettre en relief toutes les autres vérités de la religion, n'est-ce pas une anomalie, un malheur, une faute? N'est-ce pas aller manifestement contre l'enseignement de la foi, contre les recommandations de l'écriture, contre la conduite des Pères, contre l'intention de l'Eglise et contre nos propres intérêts?

Pensons-nous bien que, placés entre deux éternités, nous tous, prêtres et fidèles, sommes obligés, sous peines de tomber, en mourant, dans les brasiers éternels de l'enfer, de monter sur les trônes brillants, préparés pour nous dans le ciel? Pensons-nous bien que, pour y arriver, il nous faut devenir, par la perfection de nos vertus, les images parfaitement ressemblantes de la très sainte Trinité? Pensons-nous bien qu'entre ces vertus et notre faiblesse, il y a l'infini? Pensons-nous bien que, sans le secours du Saint-Esprit, il nous est impossible non-seulement d'arriver à la perfection d'aucune vertu, mais encore d'accomplir méritoirement le premier acte de la vie chrétienne?

Cependant, de la pénurie de doctrine dans le prêtre, viennent la maigreur et la rareté des instructions sur le Saint-Esprit. Les chrétiens réfléchis s'en étonnent et s'en affligent. Dans un langage qu'on nous permettra de citer, tel qu'il a frappé nos oreilles, ils demandent si le Saint-Esprit a été *de titulé*, puisqu'on ne parle plus de lui? Bien que fondées sur des raisons différentes, les plaintes des fidèles sont aussi légitimes que celles du clergé. Elles appellent la satisfaction d'un besoin dont plusieurs peut-être ne se rendent pas bien compte, mais qui n'en est pas moins réel. Nous voulons parler de l'invincible tendance qu'éprouve tout homme venant en ce monde, à se développer en Dieu : *Anima naturaliter christiana*.

Image active de Celui qui est amour, l'âme aspire à lui ressembler. Or, ainsi que la foi nous l'enseigne, le Saint-Esprit est l'amour même; l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il en résulte que, sans la connaissance sérieuse du Saint-Esprit, par conséquent de la grâce et de ses opérations, le principe de la vie divine, déposé en nous par le baptême, se trouve arrêté ou contrarié dans son développement. Le chrétien souffre, végète, s'étiole, et difficilement il parvient à la vérité de la vie surnaturelle. Pour arriver au sommet de l'échelle de Jacob, il faut d'abord en connaître les échelons.

Ces observations regardent les bons chrétiens, dont un grand nombre, malgré leur instruction, pourraient presque dire comme autrefois les néophytes d'Ephèse : "S'il y a un Saint-Esprit, nous le connaissons fort peu et nous l'invoquons encore moins."

Que dire de ces multitudes innombrables, qui se remuent au sein des villes ou qui peuplent les campagnes? Sans autre

science religieuse que les leçons nécessairement très imparfaites, et toujours trop vite oubliées, du catéchisme, quel pensez-vous que soit pour elles le Saint-Esprit ? Nous ne craignons pas de l'affirmer : il est le Dieu inconnu dont saint Paul trouva l'autel solitaire entrant dans Athènes. Si elles ont conservé quelques notions des principaux mystères de la foi, l'expérience apprend qu'à l'égard du Saint-Esprit, de son influence nécessaire, de l'enchaînement et du but final de ses opérations successives, elles vivent dans une ignorance à peu près complète. Ces multitudes, personne ne le contestera, forment l'immense majorité des nations actuelles. Tel est le sens dans lequel se trouve tristement justifiée l'épigraphe de cet ouvrage : " Au Dieu inconnu : " *Ignoto Deo.* "

Si la connaissance imparfaite du Saint-Esprit est un obstacle à la perfection du chrétien, nous demandons ce que sera l'ignorance absolue ? Quelle peut être la vie divine dans celui qui n'en connaît pas même le principe ? Un couvercle de plomb s'interpose entre lui et le monde surnaturel. Ce monde de la grâce, cette, vraie, cette unique société des âmes, avec ses éléments divins, ses lois merveilleuses, ses glorieux habitants, ses devoirs sacrés, ses magnificences incomparables, ses réalités éternelles, ses luttes, ses joies, ses ressources et son but ; ce monde, pour lequel l'homme est fait et dans lequel il doit vivre, est pour lui comme s'il n'était pas. La noble ambition qu'il devait exciter se change en indifférence, l'estime en mépris, l'amour en dégoût.

Au lieu d'être toute surnaturelle, la vie, ou ne l'est plus qu'à demi, ou, concentrée dans le monde sensible, elle devient terrestre et animale. Le Naturalisme, usurpant l'empire des âmes, forme le caractère général de la société. Divorce déplorable ! qui, détournant l'humanité de sa fin, dépouille le Saint-Esprit de sa gloire et ravit au Verbe incarné le prix de son sang, pour le livrer au démon.

#### IV

Le quatrième motif, c'est *l'intérêt de la société*. Dire que, depuis la prédication de l'Évangile, il ne s'est jamais vu une insurrection contre le christianisme aussi générale et aussi opiniâtre qu'aujourd'hui, c'est dire une chose triviale à force d'être répétée, et malheureusement à force d'être vraie. Mais dire cela, c'est avouer que jamais le monde n'a été aussi malade, par conséquent aussi menacé de catastrophes inconnues ; c'est déclarer, en dernière analyse, que jamais, depuis dix-huit siècles, Satan n'a régné avec un pareil empire.

Qui sauvera le malade ? Les hommes ? Non. Au temporel comme au spirituel, il n'y a qu'un Sauveur, l'Homme-Dieu, le Christ Jésus. Lui seul est la voie, la vérité et la vie : trois choses sans lesquelles tout salut est impossible. Comment l'Homme-Dieu sauvera-t-il le monde, si le monde doit être sauvé ? Comme il le sauva il y a deux mille ans : par le Saint-Esprit. Pourquoi ?

Parce que le Saint-Esprit est le négateur adéquat de Satan ou du mauvais Esprit.

Allons plus loin. Si, à nulle époque des siècles évangéliques, le règne de Satan n'a été aussi général et aussi accepté qu'il l'est aujourd'hui, l'action du Saint-Esprit devra revêtir des caractères d'une étendue et d'une force exceptionnelles. Les axiomes de géométrie ne nous paraissent pas plus rigoureux que ces propositions. De cette nécessité pour le monde actuel d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit, il existe je ne sais quels pressentiments dont il ne faut pas exagérer la valeur, mais dont il semblerait téméraire de ne tenir aucun compte.

Acceptés par le comte de Maistre, manifestés par un grand nombre d'hommes respectables, au double titre du savoir et de la vertu, ils sont descendus dans le monde de la piété et forment les bases d'une attente assez générale. Abusant de ce fond de vérité, le démon lui-même en a fait sortir une secte récemment condamnée par l'Eglise. A l'influence nouvelle du Saint-Esprit on attribue le triomphe éclatant de l'Eglise, la paix du monde, l'unité de berceau annoncée par les Prophètes et par Notre-Seigneur lui-même, ainsi que les autres merveilles dont le dogme de l'Immaculée Conception paraît être le gage.

Quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine et donne à un *Traité du Saint-Esprit* tout le mérite de l'à-propos. Le monde ne sera sauvé que par le Saint-Esprit. Mais comment le Saint-Esprit sauvera-t-il le monde, si le monde le repousse ? et il le repoussera, s'il ne l'aime pas. Comment l'aimera-t-il ? Comment l'appellera-t-il ? Comment courra-t-il, éperdu, se placer sous son empire, s'il ne le connaît pas ? Faire connaître le Saint-Esprit nous semble donc, à tous les points de vue, une nécessité plus pressante que jamais.

## V

Tels sont, en abrégé, les principaux motifs de notre travail. Nous sera-t-il permis d'en ajouter un autre ? Pendant vingt-cinq ans, nous avons combattu le *Mauvais Esprit*, en signalant le retour de son règne au sein des nations actuelles. Longtemps inaperçu des uns, opiniâtrement nié par les autres, ce fait culminant de l'histoire moderne est aujourd'hui palpable. De l'aveu de tous, le Satanisme ou le Paganisme, ce qui est tout un, atteint sous nos yeux des limites aussi inconnues que sa puissance. Par un de ses organes les plus accrédités, la Compagnie de Jésus, non suspecte en ce point, vient de reconnaître la réalité du terrible phénomène et de la proclamer, dans Rome, à quelques pas du Vatican.

En 1862, pendant l'octave de l'Épiphanie, le père Curci, rédacteur de la *Civiltà cattolica*, monte en chaire, et huit fois il pousse le cri d'alarme, en montrant que l'Europe, l'Italie, Rome elle-même, sont envahies par le paganisme. "Le monde moderne, s'écrie-t-il; retourne à grands pas au paganisme. Sans en ressusciter la grossière idolâtrie, il y retourne par ses pensées, par ses

affections, par ses tendances, par ses œuvres, par ses paroles. Cela est tellement vrai, que si, de l'immense sépulcre qu'on appelle le sol romain, sortait vivant le peuple contemporain des Scipions et des Coriolans, et que, sans regarder nos temples et notre culte, il faisait attention seulement aux pensées, aux aspirations, au langage du grand nombre, je suis convaincu qu'il ne trouverait entre eux et lui de différence sensible, que dans la prostration des âmes et l'imbécillité des idées."

Et plus loin : " Oh ! oui ; il n'est que trop vrai, et, quoi qu'il m'en coûte, je le dirai : taire le mal n'est pas un moyen de le guérir. Le monde actuel, et, à l'heure qu'il est, plus peut-être qu'aucune autre partie du monde, notre Italie commence évidemment à avoir des pensées, des affections, des désirs peu différents de ceux des païens. Ne croyez pas qu'il soit nécessaire pour cela d'adorer les idoles. Non. Le paganisme, dans sa partie constitutive, ou dans sa raison d'être, n'implique autre chose que le Naturalisme. Or, si vous regardez la société et la famille ; si vous écoutez les discours qui s'échangent ; si vous lisez les livres et les journaux qui s'impriment ; si vous considérez les tendances qui se manifestent : c'est à peine si en tout cela vous trouverez autre chose que la nature, la nature seule, la nature toujours.

" Eh bien, ce Naturalisme envahisseur et dominateur de la société moderne, c'est le paganisme pur, tout pur ; mais paganisme mille fois plus condamnable que l'ancien, attendu que le paganisme moderne est l'effet de l'apostasie de cette foi, que le paganisme ancien reçut avec tant de joie, embrassa avec tant d'amour. Paganisme ressuscité, qui a toutes les servilités et toutes les abominations du défunt, sans en avoir l'originalité et la grandeur, attendu qu'il est impossible de ressusciter la grandeur païenne, ceux qui l'ont tenté n'ayant abouti qu'à des parodies malheureuses et toujours ridicules, si trop souvent elles n'avaient été atroces. Paganisme désespéré, attendu qu'aucun Balaam ne lui a promis une étoile de Jacob, comme à l'ancien, qui attendait un appel à la vie ; tandis que le nôtre, né de la corruption du christianisme, ou plutôt d'une civilisation décrépite et gangrenée, n'a plus à attendre d'autre appel que celui du souverain Juge, vengeur de tant de miséricordes foulées aux pieds "

Ainsi, de l'aveu même de nos adversaires les plus ardents, le *ver rongeur* des sociétés modernes n'est ni le protestantisme, ni l'indifférentisme, ni telle autre maladie sociale à dénomination particulière, mais bien le paganisme qui les renferme toutes ; le paganisme dans ses éléments constitutifs, tel que le monde le subissait il y a dix-huit siècles. Dès lors, pour compléter nos travaux, que restait-il, sinon essayer de glorifier le Saint-Esprit, afin que, reprenant son empire, il chasse l'usurpateur et régénère de nouveau la face de la terre ?

## VI

Quant au plan de l'ouvrage, il est tracé par le sujet. Le Saint-Esprit en lui-même et dans ses œuvres ; l'explication de ses

œuvres merveilleuses dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par conséquent l'action incessante, universelle du Saint-Esprit, et l'action non moins incessante du mauvais Esprit ; la place immense que tient dans le monde de la nature, aussi bien que dans le monde de la grâce, et que doit, sous peine de mort, tenir, dans notre vie, la troisième Personne, aujourd'hui si oubliée et si inconnue, de l'adorable Trinité ; la double génération du temps et de l'éternité, à laquelle son amour nous conduit ; la nature, les conditions, la pratique du culte que le ciel et la terre lui doivent à tant de titres : tel est l'ensemble des matières qui composent ce Traité.

En voici l'ordre : Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde. Commencée dans le ciel, la guerre s'est perpétuée sur la terre. Isaïe et saint Jean la décrivent. Saint Paul nous dit que c'est contre le démon que nous avons à lutter. Notre Seigneur lui-même annonce qu'il n'est venu sur la terre que pour détruire le règne du démon. Nous ne mettons pas aux prises ces deux Esprits, ils y sont ; nous n'inventons pas le fait, nous le constatons. Comme il est impossible de connaître la rédemption sans connaître la chute ; de même, il est impossible de faire connaître l'*Esprit du bien*, sans faire connaître l'*Esprit du mal*. A peine avons-nous dit l'existence du Saint-Esprit, que nous sommes obligés de parler de Satan, dont la noire figure apparaît comme l'ombre à côté de la lumière.

L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre, la division de ce monde en deux camps ennemis, ainsi que son action permanente, libre et universelle sur le monde inférieur. La réalité de ces trois faits établie, nous constatons la personnalité de l'Esprit mauvais, sa chute, la cause et les conséquences de sa chute, par conséquent l'origine historique du mal.

Les deux Esprits ne sont pas demeurés dans des régions inaccessibles à l'homme, étrangers à ce qui se passe sur la terre. Loin de là ; maîtres du monde, ils se révèlent comme les fondateurs de deux cités : la Cité du bien et la Cité du mal. Cités visibles, palpables, aussi anciennes que l'homme, aussi étendues que le globe, aussi durables que les siècles, elles renferment dans leur sein le genre humain tout entier, en deçà et au delà du tombeau.

La connaissance approfondie de ces deux Cités importe également à l'homme, au chrétien, au philosophe, au théologien :

À l'homme, attendu que chaque individu, chaque peuple, chaque époque appartient nécessairement à l'une ou à l'autre ;

Au chrétien, attendu que l'une est la demeure de la vie et le vestibule du ciel ; l'autre, la demeure de la mort et le vestibule de l'enfer ;

Au philosophe, attendu que la lutte éternelle des deux Cités forme la trame générale de l'histoire, et seule rend compte de ce que le monde a vu, de ce qu'il voit, de ce qu'il verra jusqu'à la fin, de crimes et de vertus, de prospérités et de revers, de paix et de révolutions ;

Au théologien, attendu que les deux Cités, montrant en action

l'Esprit du bien et l'Esprit du mal, les font mieux connaître que tous les raisonnements.

Ainsi, les deux Cités sont l'objet d'une étude dont l'importance, peut-être la nouveauté, feront pardonner la longueur.

La formation, l'organisation, le gouvernement, le but de la Cité du bien ; son roi, le Saint-Esprit, révélé par les noms qu'il porte dans les Livres saints ; ses princes, les bons anges ; leur nature, leurs qualités, leurs hiérarchies, leurs ordres, leurs fonctions, la raison des uns et des autres : autant de sujets d'investigations particulières.

Elles sont suivies d'un travail analogue sur la Cité du mal. Nous faisons connaître sa formation, son gouvernement, son but ; son roi, Satan, révélé par ses noms bibliques ; ses princes, les démons ; leurs qualités, leurs hiérarchies, leur habitation, leur action sur l'homme et sur les créatures.

Toute cité se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Après les princes viennent les citoyens de deux cités : les hommes. Nous montrons leur existence placée entre deux armées ennemies qui se la disputent, ainsi que les remparts dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien, pour empêcher l'homme d'en sortir ou le démon d'y pénétrer.

Connaître les deux Cités en elles-mêmes et dans leur existence métaphysique, ne suffit pas à nos besoins : il faut les voir en action. De là, l'histoire religieuse, sociale, politique et contemporaine de l'une et de l'autre. Ce tableau embrasse, dans ses causes intimes, toute l'histoire de l'humanité : nous n'avons pu que l'ébaucher. Néanmoins, notre esquisse met en relief le point capital, c'est-à-dire le parallélisme effrayant qui existe entre la Cité du bien et la Cité du mal, entre l'œuvre divine pour sauver l'homme, et l'œuvre satanique pour le perdre. Exposer ce parallélisme non seulement dans son ensemble, mais encore dans ses principaux traits, nous a semblé le meilleur moyen de démasquer l'Esprit de ténèbres et de faire sentir vivement au monde actuel, incrédule ou léger, la présence permanente et l'action multiforme de son plus redoutable ennemi.

De là résulte, évidente comme la lumière, l'obligation perpétuelle et perpétuellement impérieuse où nous sommes tous, peuple et individus, de nous tenir sur nos gardes, et, sous peine de mort, de rester ou de nous replacer sous l'empire du Saint-Esprit. Cette conséquence termine le premier volume de l'ouvrage et conduit au second.

## VII

Pour que l'homme et le monde sentent la nécessité de se replacer sous l'empire du Saint-Esprit, il faut, avant tout, qu'ils connaissent ce divin Esprit : *Ignoti nulla cupido*. Une connaissance générale et purement philosophique ne saurait suffire. Il faut une science intime, détaillée, pratique : la donner est le but de nos efforts.

Après avoir montré la divinité du Saint-Esprit, parlé de sa procession et de sa mission, expliqué ses attributs, nous suivons son action spéciale sur le monde physique et sur le monde moral, dans l'Ancien Testament. Ce travail nous prépare aux temps évangéliques.

Ici se révèle, dans toute la magnificence de son amour, la troisième Personne de l'adorable Trinité. Devant nous se présentent quatre grandes créations : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Église, le Chrétien. Ces quatre chefs-d'œuvre sont étudiés avec d'autant plus de soin, qu'ils sont toute la philosophie de l'histoire ; car ils résument tout le mystère de la grâce, c'est-à-dire toute l'action de Dieu sur le monde.

Ce mystère de la grâce, par lequel l'homme devient dieu, est, autant qu'il a dépendu de nous, exposé dans ses admirables détails. Nous disons le principe de notre génération divine, les éléments dont il se compose, leur nature, leur enchaînement, leur développement successif, jusqu'à ce que le fils d'Adam soit parvenu à la mesure du Verbe incarné, Fils de Dieu et Dieu lui-même. Les Vertus, les Dons, les Béatitudes, les Fruits du Saint-Esprit, tout le travail intime de la grâce, si peu estimé de nos jours, parce qu'il est bien peu connu, sont expliqués avec l'étendue nécessaire au chrétien qui veut s'instruire lui-même, et au prêtre chargé d'instruire les autres.

Les béatitudes du temps conduisent à la béatitude de l'éternité. Devenu enfant de Dieu par le Saint-Esprit, l'homme a droit à l'héritage de son Père. Franchissant le seuil de l'éternité, nous essayons de soulever un coin du voile jeté sur les splendeurs et les délices de ce royaume créé par l'amour, régi par l'amour, où tout est, pour le corps comme pour l'âme, lumière sans ombre, vie sans limites, c'est-à-dire communication plénière, incessante du Saint-Esprit aux élus et des élus au Saint-Esprit : flux et reflux d'un océan d'amour qui plongera les élèves du Chrême, *a lumen Chrismatis*, dans une ivresse éternelle.

Tant de bienfaits de la part du Saint-Esprit demandent une reconnaissance proportionnée de la part de l'homme. Nous montrons comment cette reconnaissance s'est manifestée dans la suites des siècles, comment elle doit se manifester encore. Elle brille dans le tableau du culte du Saint-Esprit, des fêtes, des associations, des pratiques publiques et privées établies en l'honneur du Bienfaiteur éternel, à qui toute créature du ciel et de la terre est redevable de ce qu'elle est, de ce qu'elle a, de ce qu'elle espère : *Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu Sancto ad creaturam perveniens.*

## VIII

Pour remplir notre tâche, trois fois difficile par sa nature, par son étendue et par la précision théologique qu'elle demande, nous avons, sans parler des conciles et des constitutions pontificales, appelé à notre aide les oracles de la vraie science, les Pères

de l'Église. Leur doctrine sur le Saint-Esprit est si profonde et si abondante, que rien ne peut la remplacer. Ajoutons qu'aujourd'hui on la connaît si peu, qu'elle offre tout l'intérêt de la nouveauté.

S'agit-il de préciser les vérités dogmatiques par des définitions rigoureuses, de donner la dernière raison des choses, ou de montrer l'enchaînement hiérarchique qui unit les éléments de notre formation divine ? Dans ces questions délicates, saint Thomas nous a servi de maître. Puissent les nombreuses citations que nous lui avons empruntées le faire connaître de plus en plus et accélérer le mouvement qui reporte aujourd'hui les esprits sérieux, vers ce foyer incomparable de toute vraie science, divine et humaine !

N'est-il pas temps de revenir, demanderons-nous à ce propos, de l'aberration qui a été si funeste au clergé, aux fidèles, à l'Église, à la société elle-même ? Il existe un génie, unique en son genre, que l'admiration des siècles appelle le *Prince de la théologie*, l'*Ange de l'école*, le *Docteur angélique*. Dans une vaste synthèse ce génie embrasse toutes les sciences théologiques, philosophiques, politiques, sociales, et les enseigne avec une clarté et une profondeur incomparable. Bien que pour la forme, quelquefois même pour le fond, sa doctrine soit, de temps à autre, marquée de l'inévitable cachet de l'humilité, elle est cependant tellement sûre dans son ensemble, qu'au concile de Trente, ses écrits, par un privilège inconnu dans les annales de l'Église, méritèrent, suivant la tradition d'être placés à côté de la Bible elle-même. Ce grand génie est un saint à qui le Vicaire de Jésus-Christ, en canonisant ses vertus, a rendu ce témoignage solennel : " Autant frère Thomas a écrit d'articles, autant de miracles il a faits. Lui seul a plus éclairé l'Église, que tous les autres docteurs. C'est une encyclopédie qui tient lieu de tout. A son école, on profite plus, dans un an, qu'à celle de tous les autres docteurs pendant toute la vie. " Enfin, pour que rien ne manque à sa gloire, c'est un génie tellement puissant, qu'un hérésiarque du seizième siècle ne craignait pas de dire : " Otez Thomas, et je détruirai l'Église. "

Ainsi, on peut considérer saint Thomas, placé au milieu des siècles, tout à la fois comme un réservoir, où sont venus se réunir tous les fleuves de doctrine de l'Orient et de l'Occident, et comme un crible par lequel, dégagées de tout ce qui n'est pas haute et pure science, les eaux de la tradition nous arrivent fraîches et limpides sans avoir rien perdu de leur fécondité.

Or ce docteur, ce saint, ce maître si utile à l'Église et si redoutable à l'hérésie, la Renaissance l'avait à peu près banni des séminaires, comme elle a banni des collèges tous les auteurs chrétiens. Il y a moins de trente ans, quel professeur de théologie, de philosophie, de droit social, parlait de saint Thomas ? Qui connaissait ses ouvrages ? Qui les lisait ? Qui les méditait ? Qui les imprimait ? Par qui et par quoi l'a-t-on remplacé ?

Sans le savoir, on avait donc réalisé, en partie du moins, le vœu de l'hérésiarque. Aussi, qu'est-il arrivé ? (Où est aujourd'hui



parmi nous la science de la théologie, de la philosophie et du droit public ? Dans quel état se trouvent l'Eglise et la société ? Quelle est la trempe des armes employées à leur défense ? Quelle est la profondeur, la largeur, la solidité, la vertu nutritive de la doctrine distribuée aux intelligences dans la plupart des ouvrages modernes : livres, journaux, revues, conférences, sermons, catéchismes ? Nous n'avons pas à répondre. Il nous est plus doux de saluer le mouvement de retour qui se manifeste vers saint Thomas. Heureux si ces quelques lignes, échappées à ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, la douleur et l'amour, pouvaient le rendre plus général et plus rapide !

## IX

Nous exprimerons un dernier vœu, c'est de voir se réveiller, dans le clergé et dans les fidèles, l'ardeur apostolique pour le Saint-Esprit. S'il est vrai qu'entre les temps actuels et les premiers siècles du christianisme il existe plus d'un rapport, ajoutons un nouveau trait de ressemblance par notre empressement à connaître et par notre fidélité à invoquer la troisième Personne de l'adorable Trinité, source inépuisable de lumière, de force et de consolation.

Que les paroles du Sage, appliquées au Saint-Esprit et si bien comprises de nos aïeux, deviennent l'encouragement de nos efforts et la règle de notre conduite. " Bienheureux l'homme qui demeure dans la Sagesse, qui médite ses perfections et avec elle étudie les merveilles du Dieu créateur, rédempteur et glorificateur ; qui rumine ses voies dans son cœur ; qui approfondit ses mystères ; qui la poursuit comme le chasseur, et se met en embuscade pour la surprendre ; qui regarde par ses fenêtres ; qui écoute à ses portes ; qui se tient près de sa maison, et qui plante à ses murailles le clou de sa tente, afin d'habiter sous sa main. A l'ombre de cette divine Sagesse, lui et ses fils, ses facultés, ses œuvres, sa vie et sa mort, goûteront les délices de la paix. Elle-même les nourrira de ses fruits, les protégera de ses rameaux ; et à l'abri des tempêtes, ils vivront heureux et reposeront dans la gloire : *Et in gloria ejus requiescet.* "

---



---

## JUIFS ET CATHOLIQUES

EN AUTRICHE - HONGRIE

Par A. KANNENGIESER

vol. in-12, 88 cts et 20 o/o de remise, 72 cts, franco..... \$0 77

# PARTIE LÉGALE

Rédacteur : **ALBY**

## TAXE SUR LES SUCCESSIONS

QUESTION.—Ma part dans la succession de mon aïeul s'élève à la somme de sept cent soixante et trois piastres. Suis-je obligé de payer la taxe au gouvernement ?

*Stanislas M.*

RÉPONSE.—Si la valeur *totale* de la succession de votre aïeul n'excède pas trois mille piastres vous ne devez aucune taxe au gouvernement. Dans ce cas non seulement votre part de succession est exempte de la taxe mais la succession entière en est aussi exempte. (Statut de Québec de 1894, 57 Vict. Chap. 16, section 1, alinéa a.)

Si, au contraire, la valeur totale de cette succession excède trois mille piastres, il n'y a que cette somme qui est exempte de la taxe. Le gouvernement a droit de percevoir la taxe sur tout le montant excédant trois mille piastres et vous devez payer une proportion de cette taxe. "S. Q. de 1895, 59 Vict. C. 17" Voici le texte de la première section de ce statut :

1. L'article 1191b des Statuts refondus, tel qu'édicte par la loi 55-56 Victoria, chapitre 17, section 1, et remplacé par la loi 57 Victoria chapitre 16, section 2, et amendé par la loi 58 Victoria, chapitre 16 section 1, est de nouveau amendé en ajoutant après l'alinéa (g) du paragraphe 1, l'alinéa suivant :

"Pour les fins des alinéas (a), (b), (c), (d), (e), (f), (g), la somme de trois mille piastres y mentionnée doit être déduite de la succession entière et non de la part de chaque personne avantagée !

## SIGNATURE

QUESTION.—Une femme mariée doit-elle signer de son nom de fille, c'est-à-dire de son nom de famille, ou de son nom de femme, c'est-à-dire du nom de son mari, les divers actes dans lesquels elle est partie, surtout son testament ?

Quelle est celle des deux signatures qui est une signature légale ?

*Femme mariée.*

RÉPONSE.—J'ai déjà répondu à une question semblable à la page 490 du troisième volume du PROPAGATEUR.

La femme mariée peut indifféremment signer ses actes de son nom de famille ou se servir du nom de son mari. Ainsi Marie Ziton, femme de Pierre Noiron, peut signer *Marie Ziton* ou *Marie Noiron*. Les actes ainsi signés ne peuvent pas être attaqués sous prétexte qu'ils portent une fausse signature car chacune de ces signatures est légale.

“ Dans l'usage, dit Dalloz, (1) “ on signe son nom patronymique. “ Cela s'observe même à l'égard des femmes ; mais l'acte qu'elles “ signeraient du nom de leur mari, comme elles le font d'ordinaire “ dans les actes de la vie privée, ne serait pas nul.”

Beaucoup de femmes mariées signent leurs actes de leur nom patronymique et de celui de leur mari. Ainsi dans l'exemple précédent la femme signerait Marie *Ziton-Noiron*. C'est une excellente manière de signer.

## UN BON JUGEMENT

(De l'Univers)

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Mende :

M. le curé de Badaroux avait exhorté du haut de la chaire ses paroissiens à s'abstenir de mauvaises lectures, et à bannir du sein de leurs familles les mauvaises brochures et les mauvais journaux, qui trop souvent se propagent dans les campagnes, à la suite des chantiers du chemin de fer. M. l'abbé Jaffuer avait flétri ces productions corruptrices, et dénoncé avec une juste sévérité, à l'indignation des honnêtes gens, le crime de ceux qui se font les propagateurs de ces feuilles immorales.

Une femme, qui vend au numéro la *Dépêche de Toulouse*, se crut désignée par M. le curé et le cita, pour diffamation, devant le tribunal de Mende.

Le fait à établir par la demanderesse était de montrer comment elle avait été désignée, sinon personnellement, au moins indirectement, comme vendeuse d'écrits immoraux.

Seize témoins ont été interrogés vendredi dernier, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, ils avaient entendu toutes sortes de choses. Trois affirmaient qu'à leur avis la vendeuse avait été désignée. Les autres treize soutenaient qu'il n'avait été en rien question de cette personne. Un brave témoin a mis la question dans son vrai jour, par ces simples paroles de sa déposition : M. le curé nous a prêché ce qu'il nous prêche depuis vingt sept ans.

C'est là-dessus, que notre ami, M. Mamejean, a établi la défense. Il a montré le vaillant prêtre, remplissant fidèlement un des devoirs les plus impérieux de son ministère. Le prêtre ne pourrait pas dire un mot en chaire sur les mauvaises lectures, si tous les vendeurs de mauvais livres et de mauvais journaux se croyaient lésés.

Le prononcé du jugement fut remis à huitaine, et jeudi le tribunal rendait une sentence d'acquiescement.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Le prêtre qui, du haut de la chaire, dénonce les publications immorales qui sont distribuées dans sa paroisse, ne fait que remplir son devoir. Il n'est pas passible de dommages et on ne peut pas lui appliquer les dispositions de l'article 1053 du code civil.

(3) Code des Notaires expliqué, No 464.

# ETUDE RATIONNELLE DES MARÉES

Par Th. LE CORGUILLÉ, professeur.

SIMON, à RENNES

Du "Cosmos" 11 avril 1896,

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on ouvre un livre muni de ce titre formidable. C'est qu'en effet, dans notre ingrate carrière, nous avons dû plus d'une fois chagriner des auteurs séduits par l'intéressante étude des marées, mais qui, novateurs imprudents, avaient abordé cette difficile question sans préparation suffisante, se croyant appelés cependant à substituer leurs idées personnelles à la théorie de Laplace. Cette théorie est certainement critiquable dans quelques-unes de ses parties; mais on n'a pas encore trouvé mieux, et jusque-là elle est admise par la science, et les travaux auxquels nous faisons allusion ne sont pas pour lui faire changer d'avis.

Grâce au ciel, l'ouvrage de M. Le Corguillé ne mériterait pas ces défiances. Sans chercher à innover dans l'interprétation des principes, il expose la théorie des marées, conduisant ses lecteurs par le chemin le plus facile, à l'établissement des formules de Laplace. Ce qui est tout à fait nouveau dans cet exposé, ce qu'on ne trouve pas ailleurs, c'est que cette difficile théorie y est exposée avec une admirable clarté : les faits s'enchaînent, avec une logique impeccable, et, ne négligeant aucun des éléments du problème, l'auteur sait cependant en poursuivre l'exposition avec une grande simplicité. En lisant cet ouvrage nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il n'ait été écrit il y a quelque quarante ans, à l'époque lointaine où on nous présentait cette théorie comme un véritable casse-tête, obligeant à des efforts inouïs pour en comprendre l'ensemble et s'en approprier les détails. Qu'on ne croie pas cependant que l'auteur de l'*Etude rationnelle des marées* soit arrivé à ce résultat en laissant de côté, comme le font trop de livres élémentaires, les parties délicates du problème, les faits particuliers, déclinaison des astres, courses diverses qui modifient les marées; son ouvrage est absolument complet. Le titre des chapitres suffit à en justifier : Formation de la marée — Calcul de la force qui soulève les eaux — Influence de la rotation de la terre et de la déclinaison des astres — Périodicité des marées — marche des marées.

Pour rendre cette étude accessible à tous, M. Le Corguillé donne d'abord quelques considérations sur la gravitation et les conditions d'équilibre des astres, qui, par leur mouvement et leur attraction concourent à la production des phénomènes. Quoiqu'il s'agisse de questions fort élevées, elles sont exposées avec la clarté et la simplicité qui semblent les qualités propres de l'auteur.

Est-il indiscret, en finissant, de dévoiler que M. Le Corguillé est un des excellents professeurs de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel, le T. C. F. Aubin.

## SAINT ANTOINE DE PADOUE

Le grand thaumaturge de l'heure présente. Les Objets Perdus — Le Pain des pauvres par Mgr Ant. Ricard, Prélat de la Maison de sa Sainteté, Vicaire général honoraire de Mgr l'Archevêque d'Aix. Septième édition, soigneusement revue et complétée. Précédée d'une lettre de Son Eminence le Cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté.

1 vol. in-12, 90 cts, 20 o/o, 72 cts, soit franco..... \$0.78

L'Esprit souffle où et quand il veut. Nous entendons sa voix, mais nous ne savons pas d'où il vient ni où il va.

Il est toutefois permis de se demander pourquoi il a choisi cette heure plutôt que telle autre.

C'est la question que se posent, en cette fin de siècle raisonneuse, sceptique, affolée de joies étourdissantes, beaucoup d'âmes, curieuses des desseins de la miséricorde divine sur la France.

En écoutant ce bruit subit des prodiges qui ont réveillé tout d'un coup l'antique confiance de nos pères en l'intercession du jeune et saint disciple de François d'Assise, qui remplit le moyen âge des splendeurs inouïes de ses miracles, on s'est demandé le pourquoi de ce réveil subit qui a couru, comme un souffle irrésistible, sur toute la surface du pays.

" Un jour, " nous racontait un des plus grands orateurs du clergé en ce siècle, dans une réunion sacerdotale dont le souvenir est demeuré très vivant au fond des âmes qui y assistaient avec l'auteur de ce livre, " un jour, saint François venait de renoncer à tous ses biens devant l'évêque d'Assise, et il s'en allait, éperdu de joie, sur le chemin de Gubbio, en chantant les félicités de son dénuement. Tout à coup, des malfaiteurs se présentent à l'entrée d'une forêt et lui demandent qui il est. A cette question, le sublime fou se redresse avec une fierté inattendue, et il répond en montrant ses haillons :

" — Je suis le héraut d'un grand Roi !

" Vaincus par ces paroles, les malfaiteurs s'écartèrent pour laisser passer le sublime prédicateur de la pauvreté volontaire.

" Avez-vous compris ? ajoutait notre exhortateur. Voulez-vous passer toujours, malgré l'opposition des peuples et des gouvernements hostiles ? Faites-vous encore plus pauvres qu'ils ne vous ont faits...

" J'insiste sans utopie, nous disait encore le Père Caussette; voulez-vous que je vous enseigne à réparer les malheurs de notre société perdue de convoitises ?... Ressuscitons quelque chose de cette belle légende du treizième siècle, où l'ambition de ne rien avoir devint une admirable monomanie qui dépeuplait les cam-

pagnes et les cours. Heureux temps où les poètes chantaient des hymnes au dépouillement, où l'immortel Giotto jetait la mélancolie dans les palais, en représentant, sous une voûte fameuse, les épousailles du patriarche séraphique avec la douce pauvreté, où cinq mille indigents volontaires campaient sur la terre nue dans la seule vallée d'Assise, où les fils des rois venaient frapper à la porte de la Portioncule pour demander une besace et un bâton, et où saint François expirant suppliait avec larmes que l'on donnât son manteau avant sa mort, afin qu'il n'y eût pas au monde un pauvre plus pauvre que lui... »

Comme nous demeurions attentifs à cette parole, qui paraissait presque étrange, en ressuscitant, en l'honneur de la pauvreté volontaire, les exclamations et les louanges sorties de la bouche même du Christ et si profondément mises en oubli par notre siècle, l'orateur se fit prophète :

« Oui, s'écria-t-il, quand le moment sera veu, voici comment les choses se passeront :

« En ce temps-là, un grand homme de la pauvreté volontaire viendra donner de l'orgueil à celle qui ne l'est pas ; de nobles âmes descendront de la fortune pour le suivre, Il échauffera tout un siècle aux pures flammes de son cœur, et il fera couler des yeux des peuples des larmes d'amour qu'il ne versaient plus. Des vocations nouvelles seront ouvertes par lui au dévouement sacerdotal ; des mendiants thaumaturges marqueront à sa suite la trace de leurs pieds sur les grands chemins de la chrétienté ; la fortune et la pauvreté, redevenues chrétiennes à ce spectacle, se donneront le baiser de paix, et alors la trêve de Dieu sera faite dans la société. Le socialisme, invincible par les armes, sera le vaincu de la charité. O bienfaisant envoyé que l'Eglise tient encore caché dans les profondeurs de son sein, laissez-moi vous saluer sous les voiles transparents de notre horizon !... »

Est-ce pour préparer l'avènement de ce sauveur que Dieu a permis que les peuples fussent attirés, comme ils le sont à cette heure, autour des autels d'Antoine de Padoue ? Est-ce pour rappeler que, à des maux pareils, il faut des remèdes semblables ? Est-ce parce que le manichéisme des Albigeois ne fut que le prélude des secrets de la franc-maçonnerie ; parce que les peuples ignorants, trompés par des sectaires, désapprenant à cette époque le chemin de l'église, l'apôtre thaumaturge du treizième siècle les allait évangéliser sur les places publiques, que le ciel, en ses desseins mystérieux, remet tout à coup, sous nos yeux, l'image du pauvre missionnaire d'il y a six cents ans ?

Je le crois ainsi, de toute l'énergie de ma foi en la résurrection prochaine de la France catholique, et c'est pourquoi j'ai entrepris d'écrire ce livre où revivront, en un récit, l'un des plus merveilleux que l'on puisse écrire, des analogies frappantes, qui s'imposeront, j'espère, à tout esprit de saine foi, à toute âme sincère, à tous ceux que préoccupent la situation de notre Eglise et l'avenir de notre pays.

## LE VER RONGEUR DES SOCIÉTÉS MODERNES

Ou le Paganisme dans l'éducation par Mgr Gaume.

1 vol. in-8, \$1.50 et 50 o/o de remise, 75 cts, soit franco..... \$0.82

Que fait le médecin en présence du malheureux aux prises avec une maladie qui d'heure en heure menace de le précipiter dans le tombeau ? S'il n'est aveugle ou criminel, son premier soin est de recourir non aux palliatifs, non aux remèdes ordinaires, mais aux dernières ressources de l'art pour opérer une crise salutaire : s'il en est besoin, le fer et le feu sont employés, malgré les résistances et les cris du malade.

La société est malade, bien malade. Des symptômes de plus en plus effrayants ne permettent plus à personne de douter de la gravité du mal. Pour conjurer une mort inévitable, les palliatifs, les remèdes ordinaires suffisent-ils ? Non. Tel est votre avis, tel est aussi le mien. Un remède énergique est donc nécessaire. Il faut produire une révolution profonde, complète ; il le faut de suite, le temps presse : chaque heure de retard peut devenir fatale.

Mais où est le siège du mal ? Aujourd'hui plus que jamais il est dans les âmes. Les âmes se guérissent non par des lois, mais par des mœurs. Les mœurs se forment par l'éducation. L'éducation atteint non l'âge mûr, mais l'enfance. Remède lent, dites-vous, remède aujourd'hui impuissant. Il est vrai, nous écrivons au bruissement de la tempête. Suivant toute apparence, la foudre aura éclaté avant que le paratonnerre ait pu décharger la nue. Mais la tempête passera, et il faut que sur le sol bouleversé, l'enfance trouve ouverte la source pure de la vérité, si on ne veut dès le lendemain de l'ouragan en préparer un nouveau. Soit, comme vous le pensez, que l'édifice entier ne puisse être conservé ; faites donc la part du feu : que ceux qui doivent aller à la mort, aillent à la mort. Si le présent est condamné, sauvons l'avenir. Sur ce point doit se concentrer toute la puissance de nos efforts ; là, doit s'opérer la révolution qui seule peut arracher le malade au trépas.

Cette révolution, beaucoup en parlent et peu la comprennent ; plusieurs l'ont tentée, nul n'a réussi. J'essaie de dire pourquoi, en disant ce qu'elle doit être.

Dans ces derniers temps, on s'est fort occupé de la liberté de l'instruction ; on l'a réclamée avec énergie, avec persévérance, et comme une nécessité et comme un droit. Honneur au courage, honneur au talent si noblement consacrés au succès de cette grande cause ! Pourtant, si grave qu'elle soit, la question de liberté est dominée par une autre plus grave encore. La liberté n'est pas un but, c'est un moyen. Le point capital n'est pas de rendre l'enseignement libre, c'est de le rendre chrétien. Autre-

ment la liberté n'aura servi qu'à ouvrir un plus grand nombre de sources empoisonnées, où la jeunesse viendra boire la mort.

Rendre l'enseignement chrétien, voilà le dernier mot de la lutte; voilà ce qu'il faut entreprendre, ce qu'il faut réaliser à tout prix. Cela veut dire avant tout :

Il faut substituer le christianisme au paganisme dans l'éducation.

Il faut renouer la chaîne de l'enseignement catholique, manifestement, sacrilègement, malheureusement rompue dans toute l'Europe, il y a quatre siècles.

Il faut replacer auprès du berceau des générations naissantes la source pure de la vérité, au lieu des citernes impures de l'erreur; le spiritualisme, au lieu du sensualisme; l'ordre, au lieu du désordre; la vie, au lieu de la mort.

Il faut informer de nouveau du principe catholique les sciences, les lettres, les arts, les mœurs, les institutions, afin de les guérir des maladies honteuses qui les dévorent, et de les soustraire au dur esclavage sous lequel ils gémissent.

Il faut ainsi sauver la société, si elle peut encore être sauvée, ou du moins empêcher que toute chair ne périsse dans le cataclysme effroyable qui nous menace.

Il faut ainsi seconder les desseins manifestes de la Providence, soit en trempant comme l'acier ceux qui doivent soutenir le choc de la grande lutte, vers laquelle nous nous acheminons rapidement; soit en conservant à la Religion un petit nombre de fidèles, destinés à devenir la semence d'un règne glorieux de paix et de justice, ou à perpétuer jusqu'à la fin, parmi de glorieuses épreuves, la visibilité de l'Eglise.

Telle est la révolution dont il s'agit. Cette révolution est gigantesque et l'homme n'est rien. Cette révolution trouvera des résistances de plus d'un genre, elle suscitera peut-être des oppositions passionnées; pourtant cette révolution est possible: possible aujourd'hui plus qu'autrefois. Vous allez en juger.

Le premier, il y a seize ans, l'auteur du *Catholicisme dans l'éducation* signala, *ex professo*, le ver rongeur de l'Europe moderne. Dans le but avoué de détruire l'empire usurpé du paganisme sur l'éducation des peuples chrétiens, il prêcha la guerre sainte. Sans être prophète, il ne lui fut pas difficile d'annoncer que la société arriverait prochainement à sa ruine, si elle ne se hâtait de changer de système. Mais, d'une part, attaquer le paganisme classique était alors un blasphème; d'autre part, la société enivrée de sensualisme ne prêtait l'oreille qu'aux Sirènes dont les chants perfides l'attiraient vers l'abîme. Pour cette double cause, sa voix eut peu d'écho; et, moins heureux que l'Ermite du moyen âge, il trouva à peine quelques chevaliers disposés au combat. Isolé sous les feux croisés des ennemis et même des amis, force lui fut de quitter le champ de bataille. Il avait eu raison trop tôt: il se <sup>raison</sup> en attendant qu'il fût temps d'avoir raison.

Ce temps est venu, ou il ne viendra pas; car la société se meurt, et puis les circonstances sont bien changées. Aux accents des Sirènes a succédé le bruit du tonnerre, l'enivrement de la prospé-



rité s'est dissipé aux coups des catastrophes ; les solennels avertissements de la Providence n'ont pas été perdus pour tous. Les uns par crainte, les autres par conviction, s'efforcent d'opérer une réaction catholique sur la société. Ils applaudissent aux efforts qui sont faits dans ce sens. Evidemment la réaction du catholicisme sur l'éducation, sans laquelle toutes les réactions, toutes les restaurations n'aboutiraient à rien, ne pouvait continuer d'être regardée comme une chose indifférente. En effet, sous l'influence de ces causes et d'autres encore, la révolution a marché : elle compte aujourd'hui de nombreux et d'illustres soutiens. Reproduits par eux, les arguments contre le paganisme classique ne tombent plus, comme il y a seize ans, ensevelis sous une grêle de sophismes et d'injures. Des uns, ils sont applaudis ; aux autres, ils font peur : pour personne, excepté les dieux Termes, ils ne sont un objet de dédain.

Aux paroles succèdent les actes. Rentré triomphant dans le domaine de l'architecture religieuse, le catholicisme développe son mouvement et commence de s'introduire dans l'éducation, vestibule de la toute-puissance. Déjà sur différents points de la France et de l'Europe, l'histoire, la philosophie, la littérature lui ouvrent leurs sanctuaires, si longtemps fermés. Dans un *certain nombre d'établissements*, l'étude des langues anciennes *se fait, en partie du moins*, à l'aide de classiques chrétiens, et puis le monopole est ébranlé. Manifestement la brèche est ouverte : il ne s'agit plus que de l'élargir, et la révolution victorieuse entrera jusqu'au cœur de la place. Reconnaissons ici en la bénissant l'œuvre de la Providence. Or, la Providence ne tâte jamais. La révolution est donc possible, possible aujourd'hui plus qu'autrefois.

Qu'elle soit nécessaire, nécessaire d'une nécessité *actuelle et souveraine*, l'objet de ce livre est de le démontrer, en indiquant de plus et les caractères de cette révolution, et les moyens d'en assurer le succès.

---



---

# LES INDULGENCES

## LEUR NATURE ET LEUR USAGE

d'après les dernières décisions de la S. Congrégation des indulgences

**Par le R. P. BÉRINGER**

de la Société de Jésus

CONSULTEURS DE LA MÊME S. CONGRÉGATION

2 forts vol. pt in-8, \$2.00, 30 o/o de remise, \$1.40 : franco \$1.50  
pour les Etats-Unis..... \$1.60

## ARS ARTIUM

## LA CONFESSIO

## D'APRÈS LES GRANDS MAITRES

Par le R. P. J. ZELLE de la Compagnie de Jésus, missionnaire.

1 vol. in-12, 75 cts avec remise de 25 0/0, soit franco par la  
 poste..... \$0.63  
 Pour les Etats-Unis..... \$0.68

Un prêtre nous écrit :

Je constate que le livre du R. P. Zelle peint réellement bien la situation d'un nombre incalculable d'âmes que le démon entraîne en enfer au moyen des confessions sacrilèges. Je bénis mille fois le moment où cet excellent ouvrage m'est tombé entre les mains, cela m'a permis de retirer de l'abîme un grand nombre d'infortunés qui vivaient quelquefois depuis près de cinquante ans dans l'habitude du sacrilège. Deux fois, il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui avaient été aux portes du tombeau et qui m'ont avoué n'avoir pas eu le courage d'accuser ces misères, même sur leur lit de mort.

Je suis convaincu que pas un confesseur ne voudrait se priver de cet ouvrage, s'il connaissait sa valeur, et que s'il arrive à le connaître une fois il regrettera de ne pas l'avoir eu plus tôt.

Quand à ceux qui seraient tentés de croire à l'exagération et qui s'obstineraient à croire à une chose aussi triste, je leur conseillerais de se procurer tout de même ce livre et de faire un essai. Convenons que la chose mérite d'être essayée. X.....

## DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION

Par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 2e édition.

1 vol. in-8 \$1.25 et 50 0/0 63 cts, soit franco..... \$0.70

Le plus terrible châtement des sociétés coupables, ce n'est ni le malaise intérieur qui les tourmente, ni l'opprobre qui les couvre, c'est la perte de l'intelligence et du sens moral. Pour elles, tous les rapports sont changés; l'accessoire est devenu le principal: la vertu, c'est l'argent; l'homme, c'est le corps; le présent est tout, l'avenir n'est rien. Pour elles, plus d'autres réalités que les plaisirs et les affaires. Voyez-les, d'une part, épuisant leurs ressources à creuser des canaux, à bâtir des manufactures et des théâtres; de l'autre, attachant une importance ridicule à des formes éphé-

mères, se consumer elles-mêmes en intrigues, en agitations, en luttes sans cesse renaissantes pour le maintien et le renversement de telles ou telles combinaisons politiques, tandis qu'elles méconnaissent éternellement leurs premiers, leurs plus chers intérêts. Qu'ils sont vains les hommes et les peuples en qui n'est plus la science de Dieu !

Toutefois celui qui dans sa puissance oppose une digue insurmontable aux vagues de la mer, a fixé, dans sa miséricorde, un terme aux erreurs et aux maux des fils d'Adam. Il semble approcher, le jour où la Providence a résolu de guérir les nations de la terre. Déjà l'esprit d'indifférence et d'incrédulité semble perdre de sa force ; de toutes parts les catholiques affirment leur attachement pour la religion ; déjà les faits commencent à parler. Et nous aussi, nous croyons à un avenir meilleur. Cependant, nous ne le dissimulons point, pour nous, le temps de l'espérance ne touche pas encore à son terme. Le retour des peuples sera long ; l'espace qu'ils ont franchi dans leurs égarements est si grand ; D'ailleurs, compter sur la génération formée, illusion, vain espoir ! L'arbre vieillit-il se redresser ? le fleuve impétueux remonte-t-il vers sa source ? non ; l'oracle divin s'accomplira : *L'adolescent marchera dans la voie de sa jeunesse jusqu'au tombeau.*

Née au sein des tempêtes, jetée dans les camps au sortir de ces maisons où elle n'avait appris qu'à calculer et à marquer le pas, la génération actuelle a grandi loin de la religion qu'elle n'aime point, qu'elle ne connaît point, dont elle ne sent point la nécessité. Sourde, aveugle, haineuse, triste victime de l'impiété paternelle et d'un despotisme athée, elle mourra, comme elle a vécu, sans Dieu, sans foi, sans amour : que le monde s'y résigne, il subira jusqu'à la fin son action malfaisante.

Mais il est une autre génération née de parents chrétiens, vierge encore de l'erreur et du vice, ou du moins en qui le vice et l'erreur n'ont encore jeté que de faibles racines ; une génération qui, transmettant tout ce qu'elle aura reçu, et rien que ce qu'elle aura reçu, répandra autour d'elle l'ordre ou le désordre, la vie ou la mort ; une génération qu'un immense désir de connaître et d'aimer livre à l'influence de quiconque se présentera pour satisfaire à ce double besoin ; une génération enfin qui, malgré les innombrables causes de corruption dont elle fut environnée dès le berceau, se distingue par une franchise de caractère, une générosité de sentiments, signe infailible de la noble mission que Dieu réserve pour la défense de l'Eglise et le salut de la société.

O vous donc, qui exercez le sublime sacerdoce de l'éducation, prêtres catholiques surtout, qui portez sur vos lèvres l'avenir du monde, souvenez-vous que vous êtes les ministres de celui qui appelait à lui les petits enfants, de celui qui a dit : *Allez, enseignez, votre parole sauvera le monde.* Concentrez désormais sur cette enfance chérie de Dieu, unique espoir de la religion et de la société, les regards de votre amour ; étudiez ses vœux, ses besoins, les circonstances au milieu desquelles elle s'éveille à la

vie ; rendez-vous dignes d'elle, afin de la rendre digne de Dieu. Le salut du monde est à ce prix.

L'éducation : telle est donc la grande, la principale affaire des temps actuels : elle doit être le premier de nos soins, comme elle est le plus important de nos devoirs. Essayons de dire ce qu'elle doit être pour satisfaire aux besoins de notre époque, une des plus remarquables de l'histoire du genre humain.

Si l'on nous accuse de témérité, pour toute réponse, nous nous contenterons de cette parole de Tertullien : " Dans les grands dangers, l'Eglise appelle tous ses enfants au combat. *In his omnibus homo miles.* "

## LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

ÉTUDE SUR LES LETTRES ET LES VICTOIRES DE L'ÉGLISE

### INTRODUCTION.

Dans toute l'histoire de l'Église, qui est le récit d'une lutte immortelle, il n'y a pas une seule époque où les sept Péchés capitaux, tous à la fois, n'aient fait à la sainte Eglise une guerre sept fois perfide et sept fois dangereuse. Ces sept ennemis de la Vérité se tiennent toujours ensemble, combattent ensemble et sont frappés ensemble, comme ces soldats gaulois qui se liaient entre eux de chaînes de fer pour n'être séparés ni dans la lutte ni dans la mort.

Toutefois, il ressort d'une étude attentive de l'histoire, qu'à certaines époques tel péché capital a menacé plus particulièrement les destinées du Bien et de la Vérité sur la terre. Et l'on peut même ajouter que jusqu'à nos jours les sept Péchés capitaux ont, chacun à son tour, provoqué une plus forte résistance de l'Église en la menaçant davantage et qu'il y a eu comme sept époques dans nos

annales, sept époques auxquelles peuvent être attachés les noms de chacun de ces vices.

C'est ainsi qu'à l'avènement du Christianisme, le grand ennemi qui s'est trouvé devant l'Église, armé de toute la puissance que les siècles païens lui avaient communiqué, a été la Luxure, qui était, on peut le dire, le résumé et l'essence même du paganisme. Cet ennemi, l'Église l'a vaincu par la virginité chrétienne. Et elle a vaincu de même, par une institution ou par une vertu spéciale, chacun des sept adversaires que le Démon lui a perfidement opposés.

Après le paganisme, il a fallu vaincre la décadence romaine, qui se traduisait surtout par cet ignoble vice appelé Gourmandise, lequel ne consiste pas seulement dans le goût excessif des délicatesses de la table, mais dans l'amour éhonté de toutes les jouissances matérielles autres que celles de la luxure. Cet ennemi, l'Église l'a vaincu par la mortification chrétienne.

Pendant l'Empire romain est tombé. Partout les Barbares se pressent aux frontières de cet empire avili. Ils y apportent quelques vertus sauvages et déréglées, mais aussi des vices honteux et destructifs de toute société. La Paresse n'est pas le moindre, et elle avait déjà endormi le cœur et engourdi le bras des Romains de la décadence. L'Église réveille Romains et Barbares ; l'Église les exerce à combattre la Paresse, et finit par vaincre cet ennemi par la grande institution bénédictine qui a défriché véritablement les terres et les intelligences de tout le monde occidental.

L'invasion continue et, jusqu'au neuvième siècle tout au moins, ne s'arrêtera pas. De la Germanie sortent sans cesse de nouveaux bataillons barbares qui effrayent sans cesse l'Église et troublent son œuvre. Voilà l'Église devant la barbarie elle-même, la barbarie qui n'est que la colère à l'état social. Elle vainc la barbarie germanique par ses Missions. Aussitôt se présente la barbarie musulmane, et l'Église, qui la combat durant six siècles, en triomphe enfin par la Chevalerie et les Croisades. Une troisième barbarie, non moins dangereuse que les autres, surgit alors devant la victorieuse : c'est la barbarie, c'est la colère des empereurs allemands qui prêtent volontiers l'oreille à d'effrontés légistes et veulent tout faire plier sous leur odieux césarisme, tout jusqu'aux évêques, jusqu'aux papes. C'est Henri IV, c'est Frédéric II, véritables empereurs païens aspirant à la domination universelle. L'Église en triomphe par

ses Papes, que l'on pourrait d'ailleurs considérer comme les triomphateurs de tous les péchés capitaux ; elle en triomphe par saint Grégoire VII et ses successeurs ; et la colère à l'état social, la barbarie est vaincue dans le monde.

A peine cette victoire est-elle obtenue, que l'Orgueil se lève pour venger la défaite de ses frères. Il avait déjà suscité contre l'Église Arius, Eutychès, Nestorius et bien d'autres. Cette fois il réunit, il résume en un seul homme tout ce qu'il peut créer de plus puissant. Il compose l'orgueil de cet homme avec les orgueils des anciens philosophes et des anciens hérétiques, et il le lance dans le monde. C'est Luther. Mais l'Église enfante la Compagnie de Jésus, et Luther est vaincu.

"A mon tour," dit l'Envie. Et elle attaque l'Église. "Essaye de me vaincre. Je suis une et je suis triple. Je suis l'Envie et je suis aussi la convoitise de la domination, la convoitise des richesses, la convoitise des jouissances." — "Tu seras vaincue, toi aussi, dit l'Église, toi et tes trois puissances. N'ai-je pas à mon service la pauvreté, la souffrance et l'esclavage volontaires ?" Et l'Envie est ou sera vaincue.

C'est l'Avarice qui livre en ce moment un dernier combat à l'Épouse de Jésus-Christ. L'Amour de l'argent éteint tout autre amour ; cette soif éteint toute autre soif. L'Église cependant a vaincu l'Avarice : elle l'a vaincue par cet apostolat laïque qui est la vertu spéciale et l'honneur particulier de notre siècle.

Telle est la septuple victoire de l'Église sur les sept Péchés

capitiaux, tel est aussi le sujet de l'Étude qui va suivre et dans laquelle nous nous proposons de graver profondément dans l'esprit de nos lecteurs l'histoire de la lutte et la constatation de la victoire.

## I. LA LUXURE.

(68 ans apr. J.-C.)

I

Quand la Vierge Marie (ce nom fait battre le cœur), quand cette mère par excellence eut assisté *debout* à la douloureuse passion de Jésus et coopéré avec son Fils au salut du monde, au repeuplement du ciel ; lorsqu'ensuite elle eut senti jusqu'au fond de son âme l'ineffable joie de la Résurrection et qu'elle eut suivi d'un œil jaloux, mais confiant, le Christ qui s'élançait dans la gloire du Père-elle vécut simplement, humblement, dans le commerce des Anges qui lui parlaient de son Fils ; elle vécut encore près de vingt ans, fleur des célestes jardins qui embaumait notre terre. Et notre terre a gardé ces parfums : on les trouve encore dans le cœur de nos vierges ; on les y trouvera toujours.

Sur la fin de sa vie, elle revint à Jérusalem et se plaisait souvent à faire des pèlerinages aux lieux illustrés par les douleurs ou par la gloire de son Fils. Elle pleurait au Calvaire, elle pleurait au mont des Oliviers, elle pleurait en regardant le ciel ; mais c'étaient des pleurs d'amour. Cette mère n'était plus douloureuse, elle était impatient-

te, et son âme se détachait tous les jours davantage de la terre. Il ne resta plus bientôt qu'un fil léger et tout près de se rompre.

Un soir (c'était un des derniers de cette vie terrestre de la Vierge), elle priait au Calvaire. Une femme l'y avait suivie, accompagnée de ses trois enfants, petites filles toutes charmantes dont l'aînée n'avait pas dix ans. Quand la Vierge eut achevé sa prière, un millier d'Anges s'abattit autour d'elle, et ils la servaient. La mère et ses filles, éblouies de tant de lumière, s'agenouillèrent ; mais la Vierge les avait vues, et, délaissant les Anges, qui sont toujours heureux, pour cette femme à genoux qui semblait avoir besoin d'elle (Marie aime surtout les malheureux), elle lui demanda d'une voix douce : " Que voulez-vous, ma sœur ? "

" — Je suis, répondit la femme, une nouvelle chrétienne ; mon mari est chef d'une cohorte romaine ; il retourne à Rome, et nous avec lui. Mais je n'ai pas voulu partir sans vous demander votre bénédiction pour mes chères filles. Dieu m'en a donné le conseil dans un songe."

Marie rassembla sur son cœur les trois petites filles que la lumière n'éblouissait plus, que les Anges n'effrayaient plus, que l'amour attirait. Et elle leur dit :

" Vous resterez vierges, et, puisque vous allez à Rome, je vous charge spécialement d'y renverser le Paganisme dont elle est la capitale, et d'y faire triompher la virginité, la chasteté, l'innocence, qui n'y sont pas en honneur.

" Et je veux vous donner des noms qui ne seront pas de vai-

nes allégories, mais un perpétuel mémorial de votre mission.

“ De même donc qu’il y aura dans la suite des temps trois vierges qui s’appelleront Foi, Espérance et Charité ;

“ De même, dit la Vierge à l’aînée des jeunes filles, tu t’appelleras Virginité ; toi, Chasteté, dit-elle à la seconde ; et toi, chère petite, Innocence, dit-elle à la troisième.

“ Allez, mes enfants, ajouta-t-elle ; dans douze ans nous nous reverrons au ciel.”

Les Anges entourèrent alors les enfants, et leur firent honneur. Leur mère était prosternée et adorait les desseins de Dieu.

## II

Douze ans après (c’était l’an 68 de l’ère nouvelle), il y avait dans Rome un empereur qui s’appelait Néron et qui, entre autres plaisirs, s’amusait grandement à brûler dans ses jardins certains sectateurs d’un Dieu inconnu, qui s’appelaient les Chrétiens.

Ceux qu’on ne brûlait pas, on les écorchait, on les crucifiait, on les pendait. Néron, du reste, était pieux et faisait célébrer avec zèle toutes les fêtes de la religion de Rome.

Parmi ces fêtes, il en est une dans la description de laquelle je ne veux pas entrer : c’étaient les *Aphrodisies* ou fêtes de Vénus. La luxure y triomphait pleinement. Les jeunes filles, les épouses, les mères y rivalisaient d’impudeur durant plus de trois jours. Il y avait encore dans la langue certains mots qui signifiaient “ chasteté, virginité, innocence,” ces mots ne se comprenaient plus. Il n’y

avait peut-être pas dans Rome tout entière, si ce n’est parmi les chrétiens, une seule jeune fille qu’un chrétien voudrait aujourd’hui accepter pour fiancée, une seule femme qu’il voudrait accepter pour épouse ou pour mère.

Et le monde entier était comme Rome. Le grand vice, celui qui porte par excellence le nom de vice dans la sagesse des langues, étalait partout son triomphe. Comme il souillait les âmes, il détruisait les familles. On aurait eu quelque peine à trouver dans tout l’Empire une seule famille véritablement digne de ce nom. Et par là même l’amour de la patrie disparaissait de ce monde. Plus d’âmes, plus de familles, plus de patrie, plus de Dieu.

Et tout cela eût été sauvé, si la chasteté eût pu triompher dans le monde. Mais pouvait-elle ressusciter un monde déjà si corrompu et dont on pouvait dire, comme de Lazare au tombeau : *Jam factus ?*

Pendant que les Aphrodisies se célébraient à Rome, en cette même année 68, une petite communauté de chrétiens célébrait par la rupture du pain la solennité dominicale. Qui eût passé près de la maison de Flavius Niger, le tribun de la sixième cohorte dans la légion Julia, eût entendu des chants de jeunes filles. C’étaient des hymnes nouvellement composées par un des “ frères,” et que les vierges chrétiennes chantaient avant le Sacrifice.

Ces vierges, très-nombreuses déjà, étaient conduites par trois jeunes filles d’une beauté telle, que l’œil de Raphaël n’en a jamais vu de si achevée dans ses

rêves et que les Anges de Fra Angelico en peuvent seuls donner une idée. Elles avaient de singuliers noms : la première s'appelait Virginité ; la seconde Chasteté ; la troisième, encore bien jeune, Innocence.

Elles avaient communiqué à leurs sœurs de Rome les vertus dont elles portaient si bien les noms. D'étonnantes grâces accompagnaient leur prédication. Elles n'avaient qu'à ouvrir la bouche, et les âmes se laissaient convaincre. Rien qu'à leur approche, les jeunes filles devenaient partout modestes et les femmes pudiques. Les âmes renaissaient : il y eut des âmes. Les familles se reconstituaient : il y eut des familles. Il y eut aussi l'espérance d'une patrie sur la terre et d'une patrie dans le ciel. Grâce à ces trois jeunes filles, une nouvelle société se formait, qui était le salut de l'avenir.

Les Démons quittaient partout les temples des faux dieux et ces autres temples qui sont les âmes : " Nous sommes vaincus par Virginité, par Chasteté et par Innocence, " disaient les Démons en s'enfuyant.

Le Paganisme, ce premier grand obstacle qui se présentait pour arrêter les conquêtes de la Vérité sur la terre, et qui pouvait se résumer en cet affreux mot : Luxure, le Paganisme commençait à avouer ainsi sa première défaite : " Je suis vaincu, disait-il, par Virginité, par Chasteté et par Innocence. "

Cependant la persécution redoublait. Le Démon, furieux de la victoire du Christ dont il est l'infatigable adversaire, crut suspendre ce triomphe en désignant aux bourreaux les têtes

de ces trois jeunes filles, dont la bénédiction de la Vierge avait fait ses plus dangereuses ennemies.

Comme on achevait le Sacrifice dans la maison de Flavius Niger, des païens, qui étaient depuis longtemps sur la trace de ces disciples de Jésus, brisèrent les portes et surprirent la communauté en prière. On s'empara des chrétiens, et, par un raffinement de barbarie qui était chose ordinaire en ce temps-là, on conduisit les chrétiennes au lieu même où se célébrait la fête de Vénus.

Ce fut un spectacle vraiment digne de retenir les regards que celui de ces jeunes filles et de ces femmes, entrant vêtues de blanc, les yeux baissés ou levés au ciel, avec une expression de visage que les hommes ne connaissaient plus ou ne connaissaient pas encore, dans le sanctuaire de la plus impure des divinités païennes, au moment même où commençait l'ignoble Pannychie ou veille de Vénus.

Il y avait là plusieurs milliers de jeunes filles ou de femmes qui couvrirent d'injures les chrétiennes : " Qu'elles immolent comme nous à Vénus ; qu'elles prennent part à la Pannychie ! "

" — Ou qu'elles meurent ! " ajoutèrent les soldats.

" — Nous mourrons, " dirent, pour toutes les autres, Virginité, Chasteté et Innocence.

On leur accorda quelques minutes : car elles désiraient parler à ces sœurs inconnues de Rome, qui avaient des âmes et ne le savaient pas.

Virginité prit alors la parole et dit aux jeunes filles : " Dieu qui est un et parfait, Dieu qui



est le Vrai, le Bien et le Beau suprême, Dieu est descendu sur la terre. Il s'est choisi de toute éternité une mère digne de lui, et cette mère est restée vierge. Celles donc qui veulent être le plus dignes de Dieu, doivent ressembler à sa mère. La Virginité, dont je porte le nom, ne sait aimer que les âmes et Dieu, et elle est véritablement la reine du monde."

Chasteté dit ensuite aux femmes : " Il y a comme une seconde Virginité, dont je porte le nom : c'est la Chasteté. L'Esprit-Saint m'a révélé qu'on la peut facilement conserver dans le mariage, si l'on veut se rappeler que le mariage est surtout destiné à peupler le ciel, ce beau ciel où nous verrons Dieu."

Innocence dit aux enfants de sa petite voix si douce : " Je m'appelle Innocence et ne sais point le mal. Il faut me ressembler, c'est si beau. Venez à Dieu, venez à Jésus..."

Comme elle achevait ces mots, les bourreaux s'emparèrent des trois sœurs et firent tomber à la fois leurs trois têtes sous le glaive. Mais aussitôt une grande lumière se fit ; la statue de Vénus tomba en mille pièces sur le pavé du temple ; une femme, d'une incomparable beauté, descendit du ciel près des corps de Virginité, de Chasteté et d'In-

nocence. Elle replaça doucement leurs têtes célestes sur leurs corps immaculés. Les trois jeunes filles ouvrirent les yeux, et ces yeux s'allumèrent d'amour à la vue de la Vierge Marie, qui les entoura toutes trois des plis de son manteau et remonta avec elles dans le ciel : " Venez, chères filles, leur dit-elle ; mon Fils vous attend."

Ce jour-là même, cinq mille jeunes filles et femmes de Rome se convertirent au Dieu qui leur avait envoyé sa Mère. La Pannychie fut transformée de suite en une veillée chrétienne. Cinq mille familles furent véritablement fondées. D'autres âmes, par milliers, furent atteintes de la grâce et virent Dieu.

Et ce jour-là, le premier péché capital fut vaincu par l'Eglise. Il a triomphé depuis, mais il n'a plus jamais triomphé aussi complètement. Jamais la terre n'est retombée si bas. Il y a toujours eu de nombreux asiles où la Virginité, la Chasteté et l'Innocence se sont réfugiées et d'où elles sont sorties pour reconquérir la terre. Il y a toujours eu des vierges, il y a toujours eu des *chastes*, il y a toujours eu des innocents. Jamais plus la Luxure n'a dominé le monde : Jésus-Christ et son Eglise l'ont vaincue.

## Ketteler et L'Organisation

EN ALLEMAGNE

Par A. KANNENGIESER

1 vol. in-12, 88 cts et 20 0/10 de remise 72 cts, soit franco..... 80.77